

**L'Éveil  
Incandescent  
de .....  
SEB LE RÊVEUR**

# L'Éveil Incandescent de Marilyn

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

|   |    |
|---|----|
| Chapitre 1 : L'Éveil D'une Flamme Inattendue  | 4  |
| Chapitre 2 : Le Refrain Obsédant du Désir     | 6  |
| Chapitre 3 : Le Fardeau de l'Absence          | 9  |
| Chapitre 4 : L'Ombre Portée des Sens          | 11 |
| Chapitre 5 : La Réunion des Âmes Sauvages     | 15 |
| Chapitre 6 : L'Abysses des Plaisirs Retrouvés | 18 |
| Chapitre 7 : La Marque Indélébile             | 20 |

# Chapitre 1

## L'Éveil D'une Flamme Inattendue

### Chapitre 1 : L'Éveil D'une Flamme Inattendue

Le montant de la fenêtre découpait l'obscurité. Chêne clair, presque doré, il s'ancrait, vertical, dans la vision. Ce qui perça d'abord, ce ne fut pas la lumière, mais une infime imperfection. Un nœud, rond, sombre, grand comme un petit doigt. Il saillait, cicatrice figée, à un tiers du montant, là où le rideau jamais ne l'atteignait. Une tache vive, dérangeante.

Au-delà du bois, le verre embué laissait entrevoir une autre brutalité. La pointe d'une feuille. Une unique feuille de palmier, dentelée comme une scie, s'étirait dans le coin supérieur gauche. Son vert si profond qu'il virait au noir, découpé net contre le ciel gris lavande, ce ciel encore froid. Une lame immobile, rigide, suspendue là, le monde réduit à cette seule découpe.

Un *\*clink-clink\** fin et sec. Un claquement délicat, venu de la table de nuit. Le glaçon avait glissé. Les yeux lâchèrent la feuille, happés, aspirés vers ce bruit minuscule.

Le verre gisait là, gobelet de cristal sans fioritures. Un doigt d'eau à peine au fond, claire mais alourdie de minéraux. Et le glaçon, dérisoire, pas plus gros que l'ongle de mon pouce, flottait, transparent, presque insignifiant. La paroi extérieure suintait une fine buée froide ; à travers elle, mon pouce avait laissé son empreinte. Une trace pâle, fantomatique, comme si j'avais cherché à retenir l'objet, à m'y ancrer dans la nuit.

Le plateau d'acajou, lourd, poli, d'un brun rouge foncé, portait l'auréole mate, vestige d'une condensation passée. L'aube, ce gris lavande, tranchait le bois en diagonale.

Une bande étroite, pâle et froide, mordait le bord du plateau, le faisant luire d'un éclat cireux, avant de mourir sur le pied du verre. Le minuscule glaçon scintillait d'une clarté irréaliste, blanche, tandis que la trace du pouce et le haut du verre restaient prisonniers de l'ombre.

La lumière mourait au pied du verre, laissant le reste en pénombre. Les yeux s'abaissèrent, suivirent la ligne invisible jusqu'à l'oreiller adjacent. Un creux. Une fosse profonde, moulée dans le satin de coton blanc cassé. Le tissu froissé, comprimé, les plis fins rayonnaient du centre. Un moule vide. Une absence rendue tangible. Le lit était froid.

« Tu sais que je ne resterai pas. »

Le souvenir de sa voix, grave, sans équivoque, perça le silence du matin. Il l'avait dit, ou quelque chose d'aussi tranchant, avant de se lever, laissant derrière lui une déchirure. Juste à côté du creux, là où l'oreiller rejoignait le drap, la couverture avait été rejetée. Pas tombée, non. Jetée. La courtepointe légère en coton crème, transformée en montagne inattendue. Un pan entier froissé, remontant en bosse molle et désordonnée, exposant sa doublure plus sombre. Un geste brusque, sans délicatesse aucune, comme une fuite, rapide, sans un regard en arrière. La pointe de cette montagne de tissu indiquait le pied du lit, la direction d'une évasion. Le mouvement figé. Brutal.

# Chapitre 2

## Le Refrain Obsédant du Désir

Le tabouret pivotant de la loge m'avalait. Non pas une chute, plutôt un lent effondrement, une matière molle épousant mes contours tandis que le faux éclat des projecteurs s'éteignait enfin. Dans le miroir, l'effigie aux lèvres trop rouges, aux yeux battus d'une fatigue que l'artifice ne voilait plus, n'était pas encore moi. Le dernier rire forcé s'était éteint il y a des minutes, mais son écho restait, collé aux murs comme une fumée de cigarette froide et persistante. Le silence devint lourd, palpable. L'air se glaça. À cet instant précis, la Nuit remonta en moi, une lame glacée, un frisson sur ma peau rendue nue par la décharge d'adrénaline.

Mon bras gauche s'abandonnait sur la coiffeuse. Son bois sombre, un acajou jadis éclatant, avait bu les années, la succession des actrices, les ombres de leurs désirs. Sous mes doigts, la surface lisse et froide laissait percer les minuscules grains du bois poli, témoins d'une vie enfouie. Le bord ciselé effleurait ma main. Mon regard glissa vers un détail infime : une écaille de vernis, à peine plus qu'une tête d'épingle, là où toujours reposait mon poudrier d'argent. Elle accrochait la lumière chiche de l'ampoule solitaire, une petite étoile brisée sur la surface profonde du bois. Mon œil s'y agrippa. Le temps s'épaississait. Les ombres de la Nuit commençaient leur danse, une danse sans joie.

Un frisson remontait mon bras, une main invisible serrant mon poignet. Le premier mouvement ne fut pas un jeu de lumière, ni une mèche capricieuse. Ma propre main, posée sur l'acajou. Dans le miroir, mon pouce gauche se contracta, à peine, un tressaillement involontaire, un muscle vibrant sous la peau. Une ombre furtive glissa sur l'ongle laqué de rose pâle, la preuve silencieuse que la pensée n'avait plus cours, que le corps parlait.

Le spasme du pouce n'était qu'un prélude. Ma main ne recula pas. Au contraire, elle s'agrippa, avec une subtilité désespérée, à la surface du bois. Les doigts, jusque-là relâchés, se tendirent puis s'incurvèrent, comme pour enserrer la matière, s'y ancrer. Une prise inconsciente, une tentative farouche de retenir ce qui menaçait de glisser. La paume s'aplatit contre l'acajou. Le poids de mon corps tout entier s'y reporta, lourd, ferme, comme si je cherchais à m'y enfoncer, à y laisser une marque indélébile. La tension courait, une flamme secrète, de mes phalanges jusqu'à mon poignet. Aucun sillon visible sur le bois dur, certes, mais la sensation d'une empreinte profonde. Mes muscles se tendirent, chaque tendon sous la peau de mon poignet, corde de violon prête à la rupture. Sur la pulpe de mes doigts, le froid lisse et inflexible. Pas de réconfort, pas de chaleur, juste la résistance absolue d'un roc glacé auquel je m'agrippais, cherchant à ne pas être emportée par le courant qui m'aspirait déjà.

Le courant tirait. Un appui nouveau s'imposait, plus fondamental encore. Mon pied droit, qui pendait mollement, trouva sa force. Il se planta fermement sur le parquet nu, la poussée du talon d'escarpin écrasé, puis de la plante du pied cherchant sa plus grande surface. Les muscles de ma jambe se bandèrent. Le poids du corps, et de l'âme, se reporta sur ce point d'ancrage. Un léger \*chuintement\* sec rompit le silence, le cuir de l'escarpin rose pâle raclant le bois verni du parquet. Un soupir étouffé. Le silence reprit, le cuir pressé, immobile.

L'ancre au sol était posée, mais le corps restait tendu, un arc bandé. La pression de mes cuisses sur le velours rasé du tabouret s'intensifia. Je m'enfonçai plus profondément, cherchant à me fondre dans le siège noir passé. Les fibres du tissu cédèrent légèrement, m'offrant une résistance douce mais ferme, une stabilité nouvelle, comme si j'étais collée au siège. Le coussin connut un imperceptible tassement. Le mécanisme de pivotement, acceptant mon poids, émit un faible, presque inaudible, \*cliquetis\* métallique. Un son sec, bref, comme un os qui se remet en place, avant de s'éteindre dans l'ombre.

La tension monta. Elle fila le long de ma colonne vertébrale, une flamme froide qui se logea dans ma nuque et mes épaules, faisant de mon corps un bloc, une structure prête à la défense. Ma tête, trop lourde un instant, se redressa légèrement, un ajustement précis. Les muscles à l'arrière de mon cou se contractèrent, se durcirent, tirant comme des câbles tendus, redressant chaque vertèbre, de la base du cou à l'occiput. Mes épaules se soulevèrent à peine, s'immobilisant légèrement en arrière, ouvrant ma poitrine, comme pour mieux respirer, ou mieux affronter l'invisible qui s'annonçait.

Un souffle infime. Une mèche platine effleura le lobe de mon oreille droite, un frôlement d'air, une caresse. Le satin de ma robe, presque inaudible, \*frôla\* le dossier du tabouret, un son soyeux comme une feuille qui tombe. Le corps se réorganisait, se préparait, s'ancrait. Derrière le miroir, la nuit reprenait corps.

« Tu te sens belle, n'est-ce pas ? Demain matin, personne ne verra la fêlure. » Une voix, chaude et grave, résonna dans le creux de mon oreille, venue de nulle part, ou de trop loin. « Et pourtant... cette fêlure est la plus douce des promesses. La plus profonde. » Mon corps, arc tendu, tremblait. Le désir, cette vieille connaissance, ce serpent blotti au fond de moi, se réveillait. Il n'était pas un ennemi, mais la seule vérité. Il montait, un feu lent et charnel, se glissant le long de mes muscles tendus, de mes nerfs à vif, réclamant sa part de ténèbres, et de lumière.

# Chapitre 3

## Le Fardeau de l'Absence

**\*\*Chapitre 3 : Le Fardeau de l'Absence\*\***

La commode, près de l'abat-jour en soie rose, béait d'un manque criant. Le petit flacon de Shalimar, celui que Jenny chérissait et laissait toujours là, même vide, avait disparu. Seul demeurait un cercle pâle, nimbé de poussière fine, gravé sur le bois poli. Une cicatrice invisible qui dévorait le regard, un vide rond, parfait, muet. Et l'air, lui, n'avait plus le poids lourd de sa fragrance entêtante.

Une impulsion tira ma main. Elle se souleva, lourde, lente, les doigts s'allongeant, tendus dans l'air vide. Ma pulpe d'index caressa le bois verni, la froideur du lisse, la rugosité de la poussière qui n'avait pas osé franchir le périmètre sacré de son absence. Le centre, immaculé, miroir miniature épargné, vibrait sous ma peau. La main resta là, suspendue, juste au-dessus du cercle. Jenny, tu es partie... Le murmure, amer, ne traversa pas mes lèvres.

La tension lancinante dans l'épaule, un bourdonnement sourd, cassa le sortilège. La nuque pivota, paresseuse, vers la droite. Le regard balaya les fleurs fanées du papier peint, puis la fenêtre où le soleil du matin se frayait un passage timide. Là, sur sa table de nuit, le *\*Harper's Bazaar\** qu'elle lisait hier soir, ouvert à une page où une femme au sourire figé portait un grand chapeau noir.

Pieds nus, je glissai sur le parquet lustré, un frottement ténu, à peine audible, soupir du bois sous la plante. Trois pas, l'un après l'autre, et le corps se déplaça, un bloc figé, vers le magazine. La main s'étira de nouveau, une approche lente. Les doigts pincèrent l'angle droit, le soulevant à peine, juste assez pour le petit bruit sec du

papier glacé qui pliait. L'image en dessous restait obscure. Je le laissai retomber.

« Tu lisais ça, hier soir, » un souffle s'échappa, les mots amers sur la langue. « Tu m'as dit : 'Viens lire avec moi, chérie, ne sois pas si sérieuse.' »

Un bruissement minuscule, un chuchotement, quand le papier reprit sa forme exacte. Les doigts se retirèrent avec la même tendresse, et la main revint se poser sur ma cuisse, cherchant le réconfort de la soie contre la peau. Non, le regard ne traîna pas. Il balaya la table de nuit. Et là, juste à côté du magazine, à l'endroit précis où elle abandonnait toujours ses lunettes d'écaille, le vide. Un bois nu, plus clair, tache lumineuse là où le cuir avait protégé la surface.

Quatre, peut-être cinq secondes, les yeux se clouèrent sur cette parcelle nue. Les paupières ne cillèrent pas. La mâchoire se serra d'un millimètre, imperceptiblement. Les épaules se raidirent, une tension silencieuse. Puis le regard glissa, au-delà de la table, vers le lit défait. Il se posa sur l'oreiller de Jenny. Le creux de sa tête encore imprimé dans la soie froissée, une dépression intime, silencieuse, chaude d'un souvenir.

« Ce creux, » ma voix interne était un râle étouffé. « Tes cheveux noirs étalés, ta bouche qui cherchait la mienne... 'Encore un peu, Marilyn,' tu disais. 'Juste un instant encore.' » L'écho de ses mots se tordait dans l'air, une brûlure douce. La main, pourtant, restait figée sur ma cuisse. Immobilité absolue. Le fardeau de son absence pesait sur chaque parcelle de mon être, l'âme à vif, le corps en attente.

# Chapitre 4

## L'Ombre Portée des Sens

Le crépuscule filtrait à travers les rideaux, tissant des ombres lourdes sur la coiffeuse. Sans y penser, je saisis un compact, vieux rond de cuir brun foncé, usé jusqu'à l'os. Le cuir, jadis bordeaux, avait cédé au temps, noirci par endroits, poli jusqu'à l'éclat là où des centaines de doigts l'avaient frotté, surtout au centre. Il était froid, de ce froid sec et poussiéreux des choses oubliées. Mes doigts se refermèrent, et une chaleur timide commença de l'animer. Sous mon pouce, une aspérité, minuscule cicatrice près du fermoir en laiton terni, piquait légèrement. Le laiton, verdigris dans ses creux, grincça doucement sous ma main. Jenny devint réelle, non plus brume, mais poids palpable, coupant le souffle comme un corset trop serré.

De l'intérieur s'échappa un souffle de poudre de riz ancienne, fanée, et un soupçon de parfum de violette, si léger qu'il fallait l'imaginer. Un voile laiteux, séché, tachait la surface du miroir, traces de doigts et gouttelettes d'eau y avaient laissé leur marque. Le bord portait une poudre résiduelle, ivoire, poussière d'étoiles passées. Ce compact ne respirait pas la saleté vulgaire, mais l'empreinte du temps, de la vie même. Chaque pli du cuir, chaque ternissure du laiton, parlait d'elle. Le pressant contre ma joue, une sensation de solitude et de printemps fané me submergea, un murmure silencieux de l'absence.

Je ne le reposai pas. Mon pouce poussa le fermoir ; le miroir s'ouvrit entièrement, révélant sa surface voilée. Je le tîns à quelques centimètres de mon visage, le crépuscule luttant pour le traverser. D'abord, une silhouette pâle, fantomatique, ma propre forme comme passée sous l'eau, montait du miroir. Mes yeux, d'ordinaire bleus et vifs, s'y reflétaient en flaques sombres. Mais l'image se déformait, se trahissait. Des traces de doigts, un film gras et opaque, étiraient sur le verre deux

bandes horizontales, traversant mes pommettes, masquant la couleur de mes joues. Des gouttelettes séchées, fines et rondes, parsemaient le front et le menton. Une grappe particulière, juste sous l'œil gauche de mon reflet, s'allongeait en une forme oblongue, comme une larme figée, opaque, ne reflétant aucune lumière.

Une grande ombre diffuse, faite de saleté accumulée, masquait presque entièrement le bas de mon visage, ma mâchoire, mon menton. Mon visage s'arrêtait net, comme amputé, silencieux. Les contours de la crasse creusaient là un masque, un masque de \*quelqu'un d'autre\*, porté puis abandonné. Une ombre. Une absence. Je n'osai pas froter ; ce qui était là se montrait trop précieux. Rapprochant le compact encore plus près de mes yeux, mon souffle l'embua un instant, avant de se dissiper. Mon pouce stabilisa le bord, les autres doigts maintenaient le dos du cuir.

Je plongeai mon regard dans le miroir. Pas pour me voir, mais pour voir \*elle\* à travers cette opacité. Je tournai légèrement la tête, laissant la lumière oblique du soleil couchant frapper les détails, espérant qu'ils parlent. La larme figée sous l'œil gauche de mon reflet me happa. Pas une simple gouttelette. En me concentrant, j'y distinguai une agglomération de minuscules particules de poussière, comme du sable très fin, piégées dans une trace d'humidité séchée. Son contour, net, presque une empreinte digitale minuscule, ovale, et au centre, une ligne plus foncée, plus épaisse, traversait la "larme", comme si quelque chose de plus lourd, de plus gras, avait coulé juste là et s'était figé. Elle n'offrait aucune transparence, elle scellait un secret opaque.

Mon regard glissa vers la grande ombre diffuse, masquant ma mâchoire. Inclinant le compact, je vis là plus qu'une simple saleté. Une fine couche de poudre de riz se mêlait à des fibres de tissu, des peluches très fines, grises, comme celles qui s'accumulent au fond d'un sac à main. Sous cette couche, à peine visible, une éraflure minuscule dans le verre lui-même, une sorte de micro-fissure en forme de croissant, à peine plus longue que mon ongle, traversait l'ombre. Elle n'était pas là pour moi. La cicatrice du miroir.

"Alors, Jenny," murmurai-je, le souffle court, "T'es-tu scellée là ?" Mon cœur battait fort. Mes doigts se crispèrent autour du compact, le vieux cuir brun gémit très légèrement sous la pression soudaine, involontaire. Mon pouce appuya si fort que le laiton terni marqua un croissant rouge sur ma peau. Le compact, devenu une extension rigide de ma paume, se mit à trembler, une secousse nerveuse, à peine visible, remontant le long de mon bras. La larme figée, sous l'œil gauche de ce masque creux, prit un autre aspect. La faible lumière du crépuscule, frappant le miroir en biais, capta différemment les minuscules particules de poussière. Elles scintillèrent, or invisible, paillettes furtives, donnant l'illusion que la "larme" elle-même n'était plus statique, bougeant de l'intérieur, prête à glisser, à s'écouler pour de vrai. La ligne plus foncée en son centre parut s'épaissir, s'approfondir. Une illusion optique, oui, mais elle me coupa le souffle. Jenny pleurait à travers le miroir, juste pour moi.

Ma respiration s'arrêta net, coupée. Mes poumons, soudain vides, cherchèrent l'air avec une avidité paniquée, mais mon diaphragme resta bloqué, comme un poids immense sur ma poitrine. Mon corps entier se figea. Aucun recul. Je me tendis, chaque muscle de mes bras, de mon cou, de mes épaules se verrouilla, rigide. La peur de briser l'instant me glaçait, de rompre ce fil entre Jenny et moi. Statue, le cœur battant à tout rompre sous la tension. Ma main gauche, libre, se leva lentement, presque sans ma volonté. Mes doigts, longs et tremblants, effleurèrent mes lèvres, puis les pressèrent doucement. Un geste pour les sceller, pour empêcher un cri ou un sanglot d'échapper. La chaleur tremblante de ma bouche brûlait sous mes phalanges. Une larme, brûlante elle aussi, monta dans mon propre œil gauche, sans couler, juste suspendue, lourde, au bord de ma paupière inférieure. Un miroir parfait de celle que je venais de voir, figée elle aussi.

Cette larme brûlante ne brouilla pas l'image. Elle fut un minuscule prisme, déviant et concentrant la faible lumière. Le bord inférieur de la larme figée dans le miroir, cette accumulation de poussière et d'humidité, irisa soudainement d'une fine lueur verdâtre, une couleur mousseuse, inattendue, comme la patine du laiton ancien. Ce n'était pas un simple reflet. Une teinte semblait émaner de la larme elle-même, un détail de

décomposition ou de vie cachée que ma propre larme avait révélé. Une couleur que Jenny avait pu voir, ou sentir, juste avant. Un petit sifflement aigu, rauque, de surprise et de douleur retenue, s'étouffa sous mes doigts sur mes lèvres, un frottement sec, comme de tissu. Mais cette pression, au contraire, amplifia le tremblement intérieur de ma mâchoire, vibrant contre mes phalanges. Le battement furieux de mon cœur, cognant si fort qu'il résonnait dans mes tympans, devint le seul son audible dans le silence de la pièce. Tout mon corps était un écho de ce tambour sourd et rapide, masquant tout autre bruit. Le compact vibrait aussi, ou du moins, il me semblait vibrer au même rythme que moi. "Tu es là, n'est-ce pas, Jenny ?" ma pensée se forma, charnelle, pressante. "Tu résonnes en moi."

# Chapitre 5

## La Réunion des Âmes Sauvages

Le murmure de Villa Nova m'enveloppa, une caresse bruissante, dès que je poussai la porte lourde. Les voix s'entremêlaient, un bourdonnement ancien, le tintement des verres s'accrochait à l'air tiède et gras. Je sentis le bruissement de ma robe de soie champagne contre mes cuisses, un murmure secret. Mes yeux cherchèrent, traversant le voile de fumée et de rires, la table qu'on m'avait désignée. Il était là. Assis, le dos droit, presque une masse sombre, silencieuse, dans le coin le plus reculé : Joe.

Sa tête tourna lentement, sans hâte, un mouvement lourd de certitude, comme s'il m'avait pressentie, la sentant avant de me voir. Nos yeux s'accrochèrent par-delà le chaos blanc des nappes et le balai frénétique des bougies. Le monde entier se resserra alors, une compression brutale, tout convergeant vers un point unique : le vase en verre fin posé sur sa table, où des roses rouges, lourdes, commençant à ployer, exhalaient une beauté mourante. Quinze pieds d'espace traînaient encore entre moi et l'homme aux yeux bruns, profonds, intenses, usés comme du vieux cuir. Je serrais ma minaudière en satin crème dans ma main, si fort que mes jointures blanchissaient. Mon gant blanc, relique inutile, gisait sur la petite table d'appoint, à mes pieds, abandonné.

Son épaule droite tressauta, un frisson à peine visible sous la draperie sombre de son costume. La main, posée à plat sur la nappe immaculée, bougea. Ses doigts, épais et noueux, se contractèrent d'un millimètre, une crispation retenue, une impulsion étouffée. Il retint son geste, une reconnaissance muette, presque animale. Son menton s'abaissa d'une fraction de pouce, un hochement bref et lourd de sens. Pas un sourire – pas encore – mais une invitation silencieuse qui martelait : « Je vous vois. Entrez. » Le souffle que je retenais s'échappa alors en un soupir imperceptible, une petite mort.

Mon corps céda, un relâchement soudain. Le pied droit se décolla du sol carrelé, léger, une aile fugitive, effleurant à peine l'air avant de chercher sa place sur le tapis persan aux motifs rouges et or, dix centimètres plus loin. Je contournai l'ombre lourde d'un ficus, ses feuilles sombres, massives, caressant ma robe. Je sentis le frottement ténu de la soie, un serpent doux et froid contre mes jambes, un rappel physique de ma présence, de ma progression implacable.

La progression devint une danse, instinctive, irrésistible. Mon pied gauche traça un arc gracieux, le genou ployant, les hanches basculant avec une conscience ancienne. Le tissu murmura contre mes cuisses, mon pied se posa, effleurant le tapis comme une caresse. Le droit, alors, talon d'abord, puis la plante, m'attira vers lui, mes hanches suivant une ondulation douce, une promesse familière. Un dernier pas du pied gauche, une légèreté calculée, et je gagnais encore du terrain, insatiable. Un jeune serveur, pressé, sa tâche le dévorant, frôla la manche de ma robe. Son coude me heurta, mais il ne me vit pas. Le monde bougeait toujours, bruissant de vie indifférente, même si le mien s'était figé, pétrifié, autour de cet homme unique.

Mon champ de vision s'ouvrit, lentement, comme un œil qui sort de l'ombre. Sur la table, à côté de sa main – cette main dont je connaissais déjà le poids et la force – une goutte d'eau naissait du verre. Une perle de condensation, claire et brillante, commençait sa descente, traçant un chemin minuscule, fragile, captant la lumière vacillante d'une bougie. Elle scintillait, un minuscule diamant, une balise, signalant ma proximité, mon approche irrémédiable.

Ses yeux ne me lâchaient pas, des gouffres où je me voyais déjà sombrer. Il ne dit rien. Mais je sentis l'instant se rompre, une tension accumulée éclater enfin entre nous, brutale, inéluctable.

« Vous y êtes, n'est-ce pas ? » Sa voix, rocailleuse, basse, fut un son arraché, un frottement de terre et de gravier, une vérité nue.

Alors que la goutte glissait sur le verre, irréaliste, je vis les trois doigts du milieu de sa main, lourde sur la nappe, se tendre. Ses jointures blanchirent, une tension infime, presque douloureuse. Il ne serra pas le poing. Il ne bougea pas la main, prisonnière. Une discipline féroce, d'homme libre pourtant, retenait le fauve.

« Oui, » répondis-je, ma voix n'étant qu'un souffle, une flamme vacillante. « J'y suis. Enfin. »

Sa main trembla, un frisson à peine perceptible, un soubresaut de vie sous la nappe. Une libération. Une promesse qui brûlait déjà. La goutte d'eau termina sa course, son chemin tracé et accompli. Nos âmes sauvages se reconnurent, enfin, sans échappatoire possible.

# Chapitre 6

## L'Abysses des Plaisirs Retrouvés

Son regard, une lame chaude, fendit l'air entre nous, m'ancrant tout entier à cet instant. Ma nuque, vivante, portait la tête d'une tension subtile, refusant la raideur. Elle s'inclinait à peine, concession discrète pour que nos yeux se rencontrent sans entrave. Le poids de mon crâne pesait sur sa base, pourtant une pression infime traversait le côté droit de mon cou, une torsion à peine perceptible – non pour fuir, mais pour saisir, absorber la pleine mesure de sa présence. L'air vibrait d'une chaleur sourde.

Mes lèvres s'offraient, ni closes, ni béantes, mais dessinant un interstice fin, ligne d'ombre d'un souffle retenu. Une feuille de papier aurait glissé entre leur pulpe douce et soutenante. Une douce tension les maintenait, une attente. Ce n'était pas un sourire, non, mais les commissures se relevaient, traçant un arc d'une délicatesse effleurante. Le rouge coquelicot, un carmin éclatant, vibrait sous la lumière, accentuant le creux infime, cette entrée charnelle.

"Tu retiens ton souffle." Sa voix basse cisaila l'air. Plus qu'une question, c'était un constat.

Ma main gauche reposait à plat sur ma cuisse, le long de la couture de la robe. La soie grège, fraîche et lisse, répondait à la paume. Mes doigts s'écartaient légèrement, sans crispation. Annulaire et auriculaire épousaient la courbe de ma jambe. La main droite recouvrait la première, agrippant sans force le petit sac de cuir de veau crème. Index et majeur pinçaient le bord supérieur du cuir, d'une pression légère. Le pouce effleurait la texture fine. Les phalanges formaient des courbes douces, la peau tendue aux jointures. Sous le sac, annulaire et auriculaire se recroquevillaient, leur extrémité

frôlant le tissu. Ce n'était pas un agrippement, mais une tenue, un ancrage discret. De fines veines bleutées affleuraient au dos de cette main, sous la peau tendue.

"Je me retiens," murmurai-je. La phrase était à peine un souffle.

Ma respiration était minimale, à peine un mouvement. Le bas de ma cage thoracique, sous les seins, s'était à peine dilaté, mon abdomen demeurant plat. Le tissu ajusté de ma robe n'accusait qu'une infime tension, un frémissement à peine perceptible à la taille. Le corps attendait, discrètement vivant, presque suspendu. Le léger parfum de mon rouge à lèvres, sucré et légèrement cireux, flottait autour de mes narines, se mêlant à la trace de tabac et de musc qui émanait de lui.

Mon menton s'élevait à peine, juste assez pour une ligne de mâchoire dessinée, sans raideur. Les cordes de mon cou maintenaient une tonicité douce. Ni dures, ni saillantes, mais en alerte. Mes épaules n'étaient pas tirées en arrière, figées, ni affaissées. Abaissées et subtilement rentrées vers l'avant, elles offraient un galbe de poitrine plus intime, une discrétion attentive. Une immobilité active, où chaque muscle tenait sa place, attendant en silence. La pointe de mes omoplates s'inclinait légèrement vers l'intérieur.

"Tu me caches quelque chose," dit-il, le regard rivé à ma bouche.

Non, mes lèvres ne s'appuyaient pas l'une contre l'autre. Un interstice demeurait, une fente délicate, un soupir retenu. Un relâchement contrôlé permettait cette séparation, ni flasques, ni serrées. Les commissures conservaient leur frémissement de promesse. La surface des lèvres, douce, légèrement bombée, montrait de très fines stries verticales qui captaient la lumière. Le carmin, posé d'un trait sûr, brillait d'un éclat satiné, une luminescence discrète jouant avec les ombres de cette mince ouverture. On devinait l'humidité charnelle derrière cette fente, une invitation silencieuse, un abysse à l'orée d'un silence qui allait se briser.

# Chapitre 7

## La Marque Indélébile

### Chapitre 7 : La Marque Indélébile

Une pesanteur immonde écrasait la pièce, plus dense que l'air, plus lourde que le temps mort. Le parfum boisé de son après-rasage, autrefois familier, mordant, s'évaporait de mes narines, chassé par l'air froid qui s'infiltrait entre nos corps. Il s'insinuait déjà entre mes doigts, froid et implacable. La nécessité n'eut pas besoin de mots, ni de cette clarté que l'on cherche vainement. Elle s'imprima dans mes paumes, brutale, avant même que l'esprit n'articule le mot « départ ».

Mon pouce droit glissa, audacieux et rebelle. Son ongle, pâle lune nacrée, racla la peau tendre de mon index gauche. Ce n'était pas un geste de douceur, plutôt l'exploration involontaire d'un corps cherchant à s'ancrer avant le vide. Un frisson remonta ma colonne, non par surprise, mais comme le présage d'un délitement inévitable. Ma jupe soyeuse, chaude contre ma peau, se froissa sous l'étreinte soudaine de mes mains, doigts entrecroisés. Mes doigts de la main droite, une grappe de tension, creusaient des sillons éphémères dans le tissu, cherchant un appui, ou retenant ce qui ne pouvait plus l'être. Une morsure invisible à travers l'étoffe, même.

L'auriculaire droit, ce petit fugitif, se libéra. Un mouvement infime, presque une respiration retenue. Il ne se leva pas en signe de rébellion ; il glissa plutôt, caressant le dos de ma main gauche d'une lenteur exaspérante. Un millimètre d'abord, puis un autre. Comme un baiser volé qui s'éloigne, laissant une trace moite. La paume restait rivée, figée, mais déjà la solitude s'infiltrait par cette brèche minuscule, comme une eau froide.

Sous cette étreinte désunie, ma main gauche se raidit, une planche tendue. L'index et le majeur, réceptacles de la pression, se tendirent, refusant de céder. Chaque phalange, colonne de désir et de refus, s'allongea imperceptiblement, cherchant à s'aplatir contre le tissu, à s'ancrer dans ce qui restait de la chaleur. Le dos de ma main, naguère souple, absorbait le poids sans le rendre, sans jamais fléchir.

L'annulaire droit céda le premier, vraiment. Non pas un départ franc, mais une lente trahison de la chaleur qui s'éteignait. La pression s'estompa, caresse oubliée. Sa pulpe, jadis ferme, devint molle, glissa latéralement sur le dos de ma main gauche, s'extrayant de l'empreinte sans se soulever jamais. Un adieu sans dignité, déchirure silencieuse à fleur de peau, la promesse d'une nouvelle brûlure.

Le majeur, ce lien central, connut son propre relâchement. Pas de glissement, pas de soulèvement. Juste une détente. L'air, intrus invisible et froid, s'insinua entre le doigt et la peau. Le contact ne se rompit pas, mais l'intimité s'étiola. La pulpe charnue perdit sa fermeté, se vida d'une part d'elle-même, comme un souffle retenu qui s'échappe enfin. Le contour de son empreinte, naguère si net, s'estompa : fantôme d'un toucher qui n'était déjà plus. La soie de ma jupe frissonna imperceptiblement, le tissu répondant aux tremblements de mes cuisses, écho discret de la violence contenue.

Il restait l'index, ce dernier bastion. Il ne glissa pas, ne se décompressa pas comme les autres. Il vibra. Une pulsation minuscule, un frémissement interne ; la peau contre la peau tressaillait d'une vie agonisante. La stabilité fut brisée, non par un mouvement franc, mais par une danse intérieure, une dernière convulsion des muscles tendus. Le contact demeurait, mais son âme s'évanouissait, annonçant l'effondrement inéluctable.

« C'est fini. » Ma voix, une étrangère rauque, brisa le linceul de l'air. Ce n'était pas une question. C'était une certitude gravée dans chaque parcelle de ma chair qui se déliait, la marque indélébile de ce qui ne serait plus.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Éveil Incandescent de Marilyn"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)